

# [Chronique] Seloua Luste Boulbina, *Le Singe de Kafka*, par Jalil Bennani - Libr-critique

libr-critique



Seloua Luste Boulbina, *Le Singe de Kafka et autres propos sur la colonie*, Les presses du réel/Al Dante essais, été 2020, 224 pages, 15 €, ISBN : 978-2-37896-136-7.



Le singe dont il s'agit est celui auquel Kafka donne la parole dans *Rapport pour une académie*. Un singe raconte à un auditoire de scientifiques sa transformation forcée en homme. Cette nouvelle pouvant être interprétée comme une parabole, Seloua Luste Boulbina nous propose une réflexion riche et originale pour penser la décolonisation. *Le Singe de Kafka et autres propos sur la colonie* nous révèle l'humanité profonde de celui que l'on nomme le sauvage et nous introduit à la déshumanisation du colonisé puis à sa réhumanisation sous un jour qui n'est pas le sien. Cet ouvrage marque un tournant dans les débats sur la colonisation, le rapport du colonisé au colonisateur et l'esclavage. L'auteure nous invite à « penser la colonie », thème du séminaire qu'elle a dirigé au Collège International de philosophie (2005-2008). Théoricienne de la décolonisation, elle s'appuie sur les registres politique, philosophique et artistique. La colonisation n'est pas une situation, selon elle, mais un programme.

« *Faire sauter les serrures et ouvrir les portes* ». C'est ainsi que Seloua Luste Boulbina ouvre le prologue à cette réédition complétée de l'ouvrage. Elle nous

propose de dépasser la colonisation des savoirs et nous invite à une relecture des notions du pluralisme, du public/privé, de l'universel et du particulier. Son propos vise une « réécriture de la modernité » ». L'eurocentrisme c'est « *les colonies vues de la France ce n'est pas la France vue des colonies* ». Face à un faux « discours de vérité », elle préfère la « dissidence ». Seloua Luste Boulbina reprend la parole du singe Rotpeter qui raconte sa vie et la manière dont il s'est humanisé, pour aborder un sujet social et anthropologique. La voix permet d'exprimer la subjectivité, les émotions, la passion. « *C'est des « colonisés » eux-mêmes qu'il faut partir ou plutôt d'une déconstruction de ladite catégorie à l'écoute de la parole et de l'expérience des subalternes. Et, du coup, s'efforcer de travailler à partir des formes de subjectivation à l'œuvre au sein des pratiques et des usages* », souligne l'auteure. Elle-même décide de parler à la première personne. Elle ne veut pas se situer dans la verticalité du pouvoir et se sent, comme Edward Saïd ou Frantz Fanon, partie prenante de l'intérieur, se situant entre la colonisation et l'immigration. Elle choisit une autre déterritorialisation, en partant de Kafka. Cet écrivain a donné la parole à celui qui était réduit au silence, dénié en tant que sujet. Cette question est centrale et représente le point commun de toute forme de colonie. Le colonisé n'est pas reconnu comme sujet parlant mais comme un administré. L'indépendance, c'est la possibilité d'accéder à la position légale de sujet autonome, pouvoir être avec les autres et se sentir libre.

L'autre « c'est moi », dit-elle. « *L'autre vu du dedans est fort différent de celui qui est regardé du dehors.* » Dès lors, les langages mineurs traduits par le discours de la majorité aboutissent à une « impossibilité épistémique » : on ne peut pas scier la branche sur laquelle on est assis. D'où le fait de ne pas confondre post-impérial et postcolonial. Le premier étant la situation dont le passé de domination est impérial, le second l'état contemporain des régions qui ont vécu sous cette domination. « L'autre c'est moi » est une posture relevant d'un enjeu politique de l'anthropologie philosophique. Elle nous évoque inévitablement la notion de « L'inquiétante étrangeté » (Das Unheimliche) développée par Freud. L'étranger renvoie au familier et interpelle à la fois la situation de l'auteure et celle du colonisateur qui refoule l'autre en lui qu'il rejette. La rencontre avec l'autre d'une autre culture confronte chacun à sa propre étrangeté. L'autre est inconsciemment en nous. Dans la rencontre avec l'étranger, chacun se voit comme étranger à l'autre. Et chacun est confronté à cet autre en lui. Le retour du refoulé se rencontre fréquemment dans la répétition des attitudes coloniales. Et on voit bien que la colonialité persiste bien après les indépendances.

Seloua Luste Boulbina s'invite dans le débat actuel en France sur les questions coloniales, postcoloniales et décoloniales dont elle souligne les travers : « On ne peut pas bénéficier d'une hégémonie sans y collaborer ». Elle propose de détacher le sujet de l'ethno anthropologie dans les termes qui ont servi à l'assujettir. « Les savants des sud doivent être ambidextres,

*les savants des nord ont le droit, quant à eux, d'être droitiers... ou gauchers. » Il s'agit pour l'auteure d'entendre les objectivités et les subjectivités, afin de « s'extraire d'une domination de la pensée pour penser la domination. » Pour penser le postcolonial Seloua Luste Boulbina différencie les notions du temps et de l'histoire de la décolonisation. Elle se réfère à Saint Augustin pour distinguer les trois temps du présent « le présent du passé (qui définit l'historicité) le présent du présent et le présent du futur qui correspondent à trois postures distinctes de l'esprit : la mémoire, l'attention et l'attente. C'est une façon de dire qu'il y a plusieurs présents dans le présent. C'est cette pluralité que désigne, au fond, le terme de postcolonial ».*

S'appuyant sur le cours de Michel Foucault au Collège de France de l'année 1974-1975, elle écrit : « *Il y a un racisme moderne, un racisme générique à l'encontre des « anormaux » qui se réfère, en Europe, à l'orée du XXe siècle, à la psychiatrie* ». Cela me fait penser qu'au cours de la même année, face à la montée du racisme, Jacques Lacan invitait à reconnaître l'autre dans son altérité, dans ses références symboliques – un autre réservoir de signifiants –, dans « son mode de jouissance », à ne pas lui en imposer une autre, ce qui le tiendrait pour « un sous-développé ». Toutes les cultures et toutes les sociétés proposent à leurs sujets, sous une forme plus ou moins impérative, des modalités de jouissance, c'est même sans doute l'essence même du pouvoir. Pour en revenir au rôle de la psychiatrie dénoncé par Michel Foucault, on sait que les diagnostics et les traitements psychiatriques ont représenté un enjeu essentiel pour tenter d'imposer aux peuples colonisés des nouvelles mœurs, en Algérie en particulier. La psychiatrie a participé à la « médicalisation de l'existence » en ayant recours à une nosographie en cours en Europe. Ainsi, les théories de la dégénérescence en cours en Occident à cette époque ont été appliquées par l'école d'Alger aux patients nord-africains : « débilite mentale », « impulsivité criminelle », « paresse frontale »... Cette impulsivité tiendrait à des facteurs constitutionnels et à des facteurs morbides. Comme je l'ai moi-même montré, Antoine Porot, chef de file de l'École d'Alger et maître d'œuvre de l'assistance psychiatrique algérienne, voulait distinguer le normal et le pathologique chez l'indigène, mais la déviance infiltre en permanence dans ses écrits ce qui serait la norme chez ces sujets ! Et l'on se perd avec l'auteur dans la description de l'indigène normal définie à partir du pathologique...

*Le singe de Kafka* ne laisse pas en reste la question historique. Au-delà de l'individu auquel sont appliquées les notions de « retard mental » et de « faiblesse de la vie affective et morale », cette forme de jugement est étendue à l'histoire : « Une certaine conception de l'histoire fondée sur la périodisation conduisent ainsi à assigner à l'Afrique un rang inférieur dans le concert des nations », écrit l'auteure. On sait que les notions d'avance et de retard des sociétés obéissent à des normes culturelles, politiques, économiques et idéologiques. Durant les époques coloniales le retard prétendu des civilisations a montré son caractère désuet et périssable. Ces questions gardent aujourd'hui toute leur actualité. La guerre d'Algérie constitue pour Seloua Luste Boulbina « un obstacle épistémologique de taille » en raison de la « dette symbolique » exigée des Algériens devenus Français et vivant en France depuis plusieurs générations. En Afrique, les philosophes, les écrivains, les démographes, les économistes et autres chercheurs travaillent à repenser la place de l'Afrique dans le monde à venir et œuvrer à son émancipation par des idées neuves. *Le singe de Kafka* et autres propos sur la colonie est un ouvrage incontournable pour penser la colonie. Un livre à entrées multiples, philosophique, anthropologique, littéraire, psychanalytique et artistique.